

CHARLES LLOYD - FLASH PIG - JOWEE OMICIL - WAJDI RIAHI

JAZZ

n°106
FÉVRIER-MARS 2024

NEWS

REVUE ÉCLECTIQUE

GRÉGORY PRIVAT
LA RENAISSANCE

TONY HYMAS
80 ANNÉES
DE LIBERTÉ

REPORTAGE À CUBA

AVEC ROBERTO FONSECA

SES LIEUX PRÉFÉRÉS, SES DÉCOUVERTES,
SES PLAYLISTS, SON FESTIVAL...

P928771

L 15242 - 106 H - F: 5,90 € - RD



ISSN 12116-4673
BELUX: 6,30 €
DOMS: 6,90 €
DOMA: 8 €
MEDIAGRECEPOLYCONT: 6,50 €
N°CAL: 300 CIP
POL: 960 CFP - CH: 9,30 FS
EAN: 9308CAD

INTERVIEW

GRÉGORY PRIVAT

LA RENAISSANCE

Dans son huitième album, *Phoenix*, le martiniquais poursuit sa métamorphose. À son CV de pianiste de jazz talentueux, il faut désormais ajouter vocaliste, auteur-compositeur et poète, parfois engagé. Rencontre avec un artiste décidé, de plus en plus sûr de son art.

PAR DAVID KOPERHANT

La voix a toujours été présente dans ta musique, mais t'entendre chanter est quelque chose de relativement nouveau. Il y a dix ans, un très beau thème comme « Precious Song », sur lequel tu invitais Gustav Karlström, tu aurais pu le chanter à sa place ?

Oh non (rires) ! Au départ je ne m'identifiais pas du tout comme chanteur. J'ai fait une dizaine d'années de piano classique avant que le jazz prenne le pas. Mon père (José Privat, connu pour sa participation au groupe Malavoi) est pianiste. Je ne me suis jamais vu chanter. Aussi tard qu'en 2018, si l'on m'avait dit que je chanterais j'aurais répondu non. C'est quelque chose qui s'est déclenché avec « Las », sur l'album *Soley*.

Un tube, d'ailleurs.

Merci (rires) ! Au départ j'étais hyper enthousiaste. C'était un truc que je jouais au piano, ça groovait. Je me suis mis à fredonner la mélodie en me disant que ça pourrait devenir une chanson. J'ai écrit une ébauche de texte, puis je me suis dit que j'allais l'enregistrer pour délirer un peu. C'est devenu sérieux parce qu'ensuite il a fallu le jouer en live. C'était l'engrenage (rires) ! A partir de là, je me suis penché pour de bon sur l'aspect vocal de ma musique. J'avais un



peu la pression car c'est une chose de chanter pour soi, mais une autre de se lancer pour de bon en public. Au départ, lorsque je me réécoutais en sortie de concert, je trouvais que ça ne marchait pas. Depuis, j'ai pris des cours et je prends maintenant beaucoup de plaisir à utiliser ma voix et à écrire des textes. Ce qui est magnifique dans la musique instrumentale, c'est cette idée de laisser les clés de l'imagination à l'auditeur qui va créer son univers à partir du son. Par contre, dans la chanson, il y a quelque chose de puissant : les gens ont une idée concrète de ce que la musique signifie. Matcher un univers sonore avec des textes, ça m'intéresse de plus en plus.

Se livrer au chant, face au contrebassiste Chris Jennings et au batteur Tilo Bertholo qui forment ton trio, c'était facile à assumer ?

Non (rires) ! Mais Chris je le connais depuis longtemps et Tilo encore plus. Ce sont des potes, et avec des potes on peut se permettre de prendre des risques. J'ai besoin d'être moi-même avec les personnes avec qui je travaille. On va faire de la musique ensemble, ça n'est pas rien, c'est très intime. Chris et Tilo, j'ai senti qu'ils étaient surpris mais ils m'ont fait confiance. Ils étaient vraiment là pour soutenir l'idée et je les en remercie, vraiment.

Dans le morceau titre de l'album, on t'entend harmoniser dans une veine similaire à Jacob Collier. Mais y a-t-il aux Antilles une tradition de la pratique vocale que tu pourrais revendiquer ?

Pas forcément aux Antilles, non. Par contre j'écoute Jacob Collier, Richard Bona, Bobby McFerrin, Take 6... J'aime ce genre de concepts. L'harmonisation, c'est arrivé de manière progressive. D'abord j'ai appris à utiliser ma voix et ensuite, seulement, je me suis mis à faire des arrangements. C'est une sorte d'excitation supplémentaire. Pendant le Covid, j'ai tourné des vidéos dans lesquelles je reprenais d'anciens morceaux à moi en les ré-harmonisant. Se dire : « waouh ! Je peux faire ça », ça permet de sortir de la routine et rallumer la passion.

Bobby McFerrin, Take 6, tu les as beaucoup écoutés ?

Oui, ce sont des influences. Après en termes de voix je n'ai pas beaucoup de référence. Comme beaucoup de musiciens, je me suis toujours focalisé sur l'instrument d'abord. Je ne prêtai pas attention aux paroles. Or, depuis que je m'intéresse vraiment au chant j'ai découvert les textes des standards, qui sont souvent des merveilles. Cela m'emmène sur un autre terrain. C'est génial, quoi (rires) !

« Je n'aimerais pas revenir comme avant, lorsque je travaillais comme ingénieur, à devoir faire ce qui est convenable et devenir ce que j'appelle un employé de la musique ».

Trouver ta voix, c'est justement ce que tu chantais dans « Tonalité », extrait de Yonn, ton album en solo. Et le public en face, comment a-t-il réagi ?

La plupart des gens sont vraiment très touchés, parfois émus. Je reçois parfois des longs messages, ça fait vraiment plaisir. Surtout avec le solo. Il y a quelque chose de très intime qui se passe lors du concert et ensuite, les gens viennent se livrer, sans filtre. C'est une vraie expérience.

Les textes te viennent facilement ?

Non, ça dépend. Des fois j'ai le début et après je ne sais plus trop quoi faire. Il faut travailler les syllabes et les chanter pour être sûr qu'elles collent bien à la mélodie. Ça prend du temps. Avec « Tonalité » j'étais vraiment content du résultat : avoir trouvé ce truc qui fait que le texte change de direction en même temps que l'harmonie. J'adore ça ! Pour *Phoenix*, il me manquait beaucoup de texte fin avril alors qu'on enregistrait en mai. Pendant deux semaines je n'ai fait que du texte. C'est la première fois que ça m'arrivait.

Chanter en Créole, c'était une évidence ?

Oui parce que je ne me vois pas chanter en Anglais. Je trouve que ce serait une facilité. Dans l'inconscient collectif, il est admis que le jazz ou la musique populaire, c'est l'Anglais.

Un peu comme si en employant l'Anglais tu étais validé. Quand je chante en Créole - voire pire, en Français - c'est plus difficile car il y a une sorte de mise à nu qui s'opère. Ce sont mes langues. Mais il ne faut pas avoir peur d'utiliser sa langue : quand on est vraiment aligné avec ce que l'on écrit, c'est plus fort. Dans le jazz, beaucoup utilisent l'Anglais, ce que je peux comprendre. J'en parlais avec David Linx. Je ne pense pas que l'Anglais soit meilleur. Beaucoup disent que ça sonne mieux, mais pour moi le Créole c'est naturel. J'aime cette langue, elle sonne bien.

Parce que c'est une autre métrique ?

Pas forcément. Pour moi c'est surtout une langue expressive. En Martinique, je parle Créole soit pour blaguer avec les potes, soit quand je suis énervé (rires). C'est vraiment une langue qui facilite l'expression. Bien sûr, c'est aussi important pour moi de défendre mon île et ses traditions, qu'il y ait un répertoire en Créole, que cette langue existe dans l'art. Ce sont des petites îles, mais c'est une très belle langue.

La création de ton label, Buddham Jazz, semble correspondre au moment où ton chant est entré dans ta musique. Est-ce lié ?

Oui. Lorsque je me suis mis à chanter c'était dur psychologiquement. Ça l'est toujours



d'ailleurs. Lorsque j'ai enregistré *Soley*, ça n'a pas du tout plu à ACT, l'ancien label avec qui j'étais.

Ils t'ont dit pourquoi ?

A cause de ça notamment. Ils n'aimaient pas mon chant sur « Las ». Ils voulaient mettre « Soley » à la fin de l'album. Certains morceaux ne passaient pas, mais c'est surtout la voix qui les avait surpris et je peux totalement le comprendre, parce qu'on passait d'un trio traditionnel - une forme établie depuis tellement longtemps, quasiment une institution - à des claviers et du chant, ce qui peut choquer au départ. Alors, puisque je tenais à garder l'album tel que je l'avais pensé, j'ai décidé de le sortir sur mon propre label. Ceci-dit, il y a pire : des programmeurs de festivals ou de salles qui s'attendaient à me voir jouer la musique de mon album *Family Tree* ou quelque chose d'approchant, m'ont vu sur scène, et peut-être que je n'avais pas le niveau vocal que j'ai maintenant. Mais j'avais une proposition qui était presque confirmée et au dernier moment le programmeur s'est ravisé. Des expériences comme celle-là, j'en ai eu plusieurs. Je me disais : « Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? Est-ce que je suis en train de saboter ma carrière » (rires) ? Psychologiquement c'était très compliqué.

Un vrai risque, donc.

L'album « Soley » était vraiment un entre-deux. J'aurai toujours pu faire marche arrière, mais ce qui m'excitait vraiment c'est ce truc un peu hybride qui me fait sortir de ma zone de confort. Aujourd'hui je pense que j'ai pris la bonne décision. Ça marche ou pas, mais au moins je vibre et il se passe un truc sur scène.

Même si vos musiques sont différentes, « Phoenix » me fait penser à Tigran Hamasyan, pour son côté parfois rock, la démarche sans compromis, et bien sûr pour

le mix du chant et du piano. Comme lui, tu choisis une esthétique et tu la pousse à fond.

Tigran je le respecte beaucoup car il est immensément doué. En tant qu'artiste c'est important d'avoir une direction. Je n'aimerais pas revenir comme avant, lorsque je travaillais comme ingénieur, à devoir faire ce qui est convenable et devenir ce que j'appelle un « employé de la musique ». L'art doit provoquer quelque chose même si c'est du dégoût ou du questionnement.

Il y a même dans « Héliopolis » des sons de pad et de batterie électronique, en mode hip-hop et drill.

Je n'en n'écoute pas tellement mais je ne suis pas fermé à l'univers dans lequel je vis. La pop est tout autour de nous. Moi j'aime bien The Weeknd. Il a un truc particulier, assez fort. Il y a vraiment des gens de plus en plus créatifs à un niveau populaire. Il ne faut pas être fermé à toutes ces esthétiques.

C'est dur de composer des mélodies claires et pas trop bavardes ?

Ça n'est pas dur si l'on arrive à trouver un équilibre. Dans *Luminescence*, mon disque avec Sonny Troupé, un titre comme « Pasaj » est très simple, il n'y a que trois notes dedans. Quand je compose ces morceaux il n'y a rien d'autre à ajouter. La liberté c'est aussi l'envie de jouer une note et d'écouter cette note. Je pense qu'il faut juste être honnête avec soi-même. Ce n'est pas facile. On est tenté par le « show off » (la frime). Parfois c'est dur pour moi de rester vraiment dans la musique, faire confiance à ce qui va se passer, ne pas brusquer les choses.

Tu chantes « Chlordeconomy ». Qu'est-ce que c'est ?

C'est un néologisme que j'ai créé d'après « économie » et « chlordécone » (interdit

en métropole, ce pesticide au cœur d'un scandale fut autorisé et largement utilisé aux Antilles, contaminant la majorité de la population). C'est une histoire qui m'a touché comme la plupart des antillais, des martiniquais et des guadeloupéens, surtout quand on connaît la réaction du gouvernement qui a décidé de laisser faire alors qu'il y avait vraiment moyen d'arrêter l'utilisation de ce produit. Le non-lieu (prononcé le 5 janvier 2023 après seize ans de procédure) signifie pour moi un manque de respect et du mépris de la part du gouvernement par rapport à ce qui se passe et ce qui est là. C'est ce que j'exprime dans la chanson : « il y a beaucoup de gens dans la rue mais tu n'entends pas ce qu'ils disent ». Aujourd'hui, le taux le plus élevé de cancer de la prostate en France est aux Antilles. Ce n'est pas pour rien. Ça ne vient pas de nulle part. C'est la première fois que j'écris un tel morceau, mais j'ai senti que c'était le moment de le faire.

Vos proches ont-ils été touchés ?

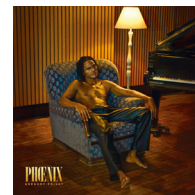
Mon père. Dieu merci, ça ne s'est pas déclaré. Mais c'était un sujet car on sait que le risque est grand. Oui, il y a des gens que je connais qui sont directement concernés par ça.

Comment ta musique est-elle reçue en Martinique ?

J'ai cette chance de toujours être accueilli chez moi très chaleureusement depuis le début, et même aujourd'hui avec la nouvelle direction que je prends. Là, il y a un clip qui est sorti, « Supernova ». Je reçois beaucoup de messages des gens, d'anciens camarade de classe qui me disent « Waouh ! J'adore ce que tu fais en ce moment ».

Sous la vidéo YouTube de « Supernova » on t'écrit de partout dans le monde, jusqu'au Nigeria !

Oui j'ai vu ! C'est assez dingue, et ça fait chaud au cœur.



LE SON
GRÉGORY PRIVAT
Phoenix
(Buddham Jazz /
L'Autre Distribution)

LE LIVE
25/04 Paris (Bal
Blomet)

9^{ème} édition du festival en Côtes d'Armor

JAZZ CHÂTEAU

BRETAGNE®

DU 26 AVRIL
AU 5 MAI 2024

SAINT-QUAY-PORTRIEUX - TRÉVENEUC

vendredi 3 mai

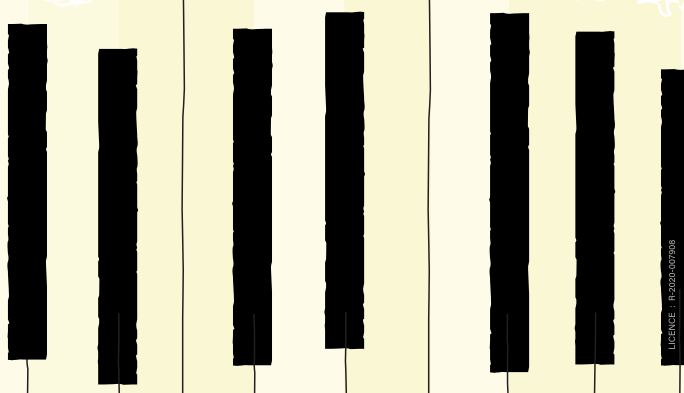
ROBIN MCKELLE

samedi 4 mai

SIMON DENIZART
YESSAÏ KARAPETIAN

PHILIPPE DARDELLE QUARTET
PHILIPPE BESTION TRIO ...

>> programme complet & réservations
JAZZCHATEAU.FR



• LES NOUVEAUTÉS •



Koma Saxo

Post Koma
(We Jazz Records)

Éternel retour

Derrière ce nom de groupe énigmatique et ce titre faisant craindre une tendance échevelée au concept, se cache un assemblage de musiciens scandinaves menés par le batteur allemand Christian Lillinger et le bassiste suédois Petter Eldh. Le label We Jazz est quant à lui finlandais, et propose ici un jazz très enclin au groove (tendance années 70) mais pour en proposer des déstructurations et triturations toujours sensées. De belles trouvailles égrènent cette forme assez peu surprenante (mais fort réussie) en général, pour faire émerger des étonnements plus particuliers : c'est des interruptions cavalières, voire grossières, de toute une machinerie orchestrale, c'est aussi l'usage des voix, ou encore l'intégration d'un sample de Berlioz au beau milieu d'une piste, qui font que ce disque vaut le détour – tout en permettant d'entendre des musiciens que la France n'accueille encore que trop marginalement. Pierre Tenne



**Franck Tortiller -
Quatuor Debussy**

Cepage(s)
(MCO/Socadisc)

Synesthésie viticole et musicale

Franck Tortiller a le nez fin. Et le palais délicat. De bonnes dispositions pour se livrer comme il le fait depuis des années à la connaissance intime du vin et de ses artistes. Mais aussi pour savoir donner à ses projets un goût unique et les partenaires les plus adéquats. C'est l'excellent

Quatuor Debussy que le vibraphoniste a choisi pour rendre hommage aux cépages souvent cachés derrière les chardonnay et pinot noir qui coulent dans ses veines, mais aussi pour se livrer à l'expérience d'offrir aux chais du Domaine ardéchois de Cousignac de Raphaël Pommier les vibrations musicales les plus fertiles. Bourboulenc, folle blanche, carignan, syrah et grenache ou cinsault se donnent donc à notre écoute, pleine de notes rondes et gourmandes, dans un réajustement de nos sens aussi sensible que troublant. On savait que la musique donnait souvent à voir, n'oublions pas, grâce à Franck Tortiller, elle se joue aussi de nos papilles dans un magnifique et rare élan. Bruno Guernonprez



Grégory Privat

Phoenix
(Buddham Jazz/L'Autre Distribution)

Jazz pop créole

Grégory Privat est allé jusqu'au bout de sa démarche. Il aurait eu tort de se brider. Depuis qu'il chante - on l'a vu dans *Yonn* et *Soley*, et c'est criant ici - son piano s'est métamorphosé. Tantôt liquide, choral ou passionné, il est d'abord au service de cette voix, dont Privat use comme d'un instrument, céleste, fragile, avec ce Créole qui se fond si bien dans le décor. Privat joue, improvise bien sûr, mais il fait surtout corps avec ses chansons, avec une sincérité et une signature que l'on ne peut pas lui enlever, jazz en clair-obscur, à la fois pop, psyché, urbain, vrai dans ses sentiments, et même fantasmagorique. Il y a des moments d'une beauté désarmante (« Lotbò-A »), et d'autres frénétiquement rock où contrebasse et batterie rient dans les brancards. Quant à Privat, c'est un vrai mélodiste, à la manière d'un Michel Petrucciani lorsqu'il faisait chanter le piano (écoutez son solo sur « Héliopolis »). Privat, l'opéra pop ? Peut-être ! Pour sûr, Privat a trouvé sa voie.

David Koperhant